

Les stations magdalénienne de Veyrier. I. Histoire des découvertes

Autor(en): **Pittard, Eugène**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie**

Band (Jahr): **7 (1929)**

PDF erstellt am: **22.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-727691>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LES STATIONS MAGDALENIENNES DE VEYRIER ¹

I.

HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

Eugène PITTARD.

La station magdalénienne de Veyrier — il vaudrait mieux dire, on le verra, l'emplacement des stations de Veyrier, car il y en eut plusieurs — est l'un des habitats paléolithiques les plus anciennement découverts. Pour cette raison déjà, la monographie actuelle devait être écrite.

Au surplus, il est heureux qu'elle soit publiée dans l'organe même du Musée qui a la garde de la plupart des objets trouvés au cours des recherches successives qui ont eu lieu entre 1833 et 1871.

Dès l'époque de sa découverte, cette station a pris une importance considérable, du fait de sa position géographique, parce qu'elle est à la limite du massif alpin. Lorsqu'en 1883, Gabriel de Mortillet (XXIV^a, p. 444) écrit son *Préhistorique*, il la mentionne sous la forme suivante: « Au pied du Salève, dans la Haute-Savoie,

¹ La composition de ce mémoire a été répartie de la façon suivante par les auteurs: M. Eugène Pittard a écrit l'introduction historique des trouvailles faites sur l'emplacement de Veyrier et la description des instruments en os et en ramures de renne et de cerf, celles des quelques objets de parure.

M. Louis Reverdin a repris l'étude de tout l'outillage lithique, provenant des diverses stations de Veyrier et il a dressé la bibliographie générale.

L'illustration de ce mémoire est faite: pour ce qui concerne la partie écrite par M. Eugène Pittard, par les reproductions photographiques d'objets publiés en 1916 par Alfred Cartier dans les *Archives suisses d'Anthropologie générale* et par une série de nouveaux dessins dus au talent de M. Alex. Donici, assistant au Laboratoire d'Anthropologie de l'Université de Genève.

Pour ce qui concerne la seconde partie, cette illustration est tout entière de la main même de M. Louis Reverdin.

Les clichés ayant paru dans le mémoire d'Alfred Cartier nous ont été obligeamment prêtés par les *Archives suisses d'Anthropologie générale*.

commune de Bossey, les éboulis qui dominent le village suisse de *Veyrier* et qui sont exploités par les habitants de ce village, ont présenté de nombreux et importants débris magdaléniens, ossements de renne, lames de silex, instruments en os et pièces ornées de gravures. Ce gisement a été découvert par Mayor, De Luc et Taillefer, dès 1833 et exploité depuis par Alphonse Favre, Thioly et Hippolyte Gosse. Il a fourni des bâtons de commandement gravés, des pointes de harpon barbelées. Il est en plein dans la région glaciaire, sous des blocs éboulés qui recouvrent le terrain erratique¹ ».

Pour la Suisse même, la station de Veyrier (à deux pas de sa frontière), était le premier document de la Préhistoire occidentale de cet Etat.

Aussi cette trouvaille fut-elle aussitôt, dans tous les pays, l'objet de citations de la part des savants spécialisés. Dans l'histoire des sciences elle doit donc figurer en bonne place parmi les initiatives conduisant aux magnifiques découvertes qui permirent d'écrire les aventures de l'homme quaternaire. Dans l'ordre chronologique absolu, les premières trouvailles — publiées — faites sur cet emplacement, suivent celles de Tournal, dans le Midi de la France, mais précèdent les découvertes de Schmerling, en Belgique. Elles sont largement antérieures aux premières recherches d'Edouard Lartet. A ce seul point de vue déjà ces trouvailles de Veyrier ne méritent-elles pas d'être rappelées au souvenir des archéologues avec tous les détails désirables ?

Dans l'histoire de l'Art, la station de Veyrier apparaît comme le lieu du monde, où, pour la première fois, fut exhumé un spécimen de gravure quaternaire. Alfred Cartier a montré, à l'aide de documents certains (III), que la trouvaille du Dr François Mayor a précédé de plusieurs années la découverte par Brouillet père de l'os gravé de Chaffaud, jusqu'alors considéré comme la plus ancienne trouvaille d'art quaternaire (XXXV). Il est infiniment regrettable que nos prédécesseurs n'aient su assurer la conservation d'un site auquel s'attachent de tels souvenirs. Hélas ! Il n'est plus possible aujourd'hui de montrer aux visiteurs « la station de Veyrier ». Les exploitations des carrières ont détruit les divers emplacements occupés par les Magdaléniens.

Quelques mémoires ont fait connaître autrefois, avant le volume de Mortillet et après, les emplacements de Veyrier, ainsi que les principaux objets qui y ont été trouvés. C'est ainsi que Favre et Thioly — surtout le second — ont publié : Alph. Favre, la lettre à Lartet, souvent rappelée par les historiens du Paléolithique ; Thioly, un mémoire dont nous aurons à reparler. Mais cette station n'avait jamais été l'objet d'une étude détaillée, rassemblant les trouvailles d'objets en os et en silex faites par les divers inventeurs, les rapprochant les uns des autres, d'une monographie semblable à celle que nous essayons aujourd'hui. Les raisons d'une telle abstention sont multiples. Peut-être, vers 1871, époque où Hippolyte Gosse clôt le cycle des

¹ Plusieurs erreurs typographiques figurent dans ce paragraphe (ci-dessus nous les avons rectifiées) qu'une nouvelle édition fera sans doute disparaître. Mayer doit être transformé en Mayor. Delau en De Luc. La date de 1835 doit être, puisque l'on cite le nom de Mayor, reportée à 1833.

recherches sur le terrain, espère-t-on encore de nouvelles trouvailles et attend-on celles-ci en vue d'une publication d'ensemble? Peut-être sent-on qu'à Genève même la documentation comparative est encore trop insuffisante — aucun spécialiste n'existe alors — pour tenter une telle aventure?

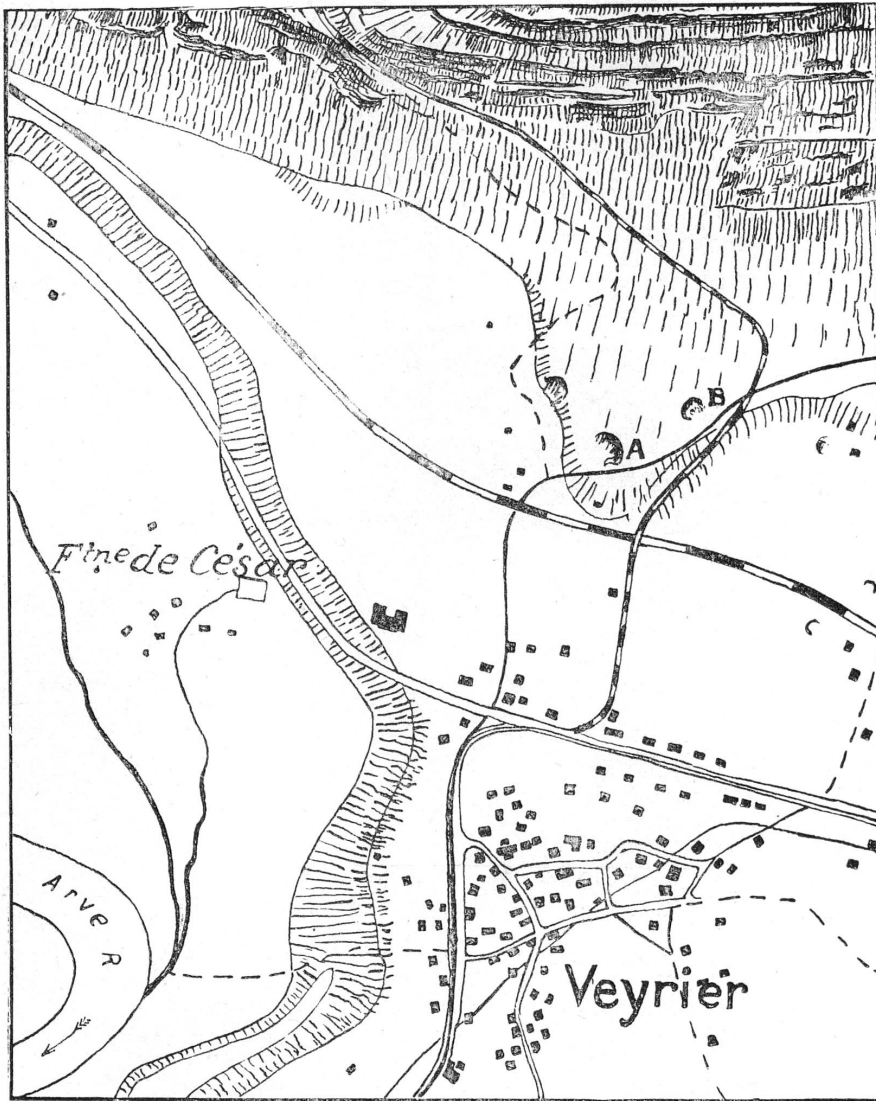


FIG. 1. — Plan de la station de Veyrier. A, grotte Taillefer; B, grotte Thioly.
Echelle: 1: 12.500. (Dessin R. Montandon.)

* * *

Une vue de l'une ou de l'autre des stations de Veyrier n'a jamais été donnée par les découvreurs eux-mêmes. Aucun dessin de ce genre n'accompagne le mémoire le plus étendu publié par ceux-ci, celui de Thioly.

En 1899, E. Thury, dans l'article intitulé «L'Homme à l'époque du renne» (L), paru dans le volume général consacré au Salève par la Section genevoise du Club alpin suisse, a donné une photographie de la grotte Thioly, telle qu'elle se présentait en 1890. Alf. Cartier a repris cette photographie dans son mémoire (p. 64). En 1909, B. Reber, dans une notice dont il sera question dans un instant, a donné quatre photographies de l'abri Favre-Thioly, effectuées à des dates différentes, montrant la démolition graduelle de cette station. Reber a rendu là un service¹. Sans lui, nous

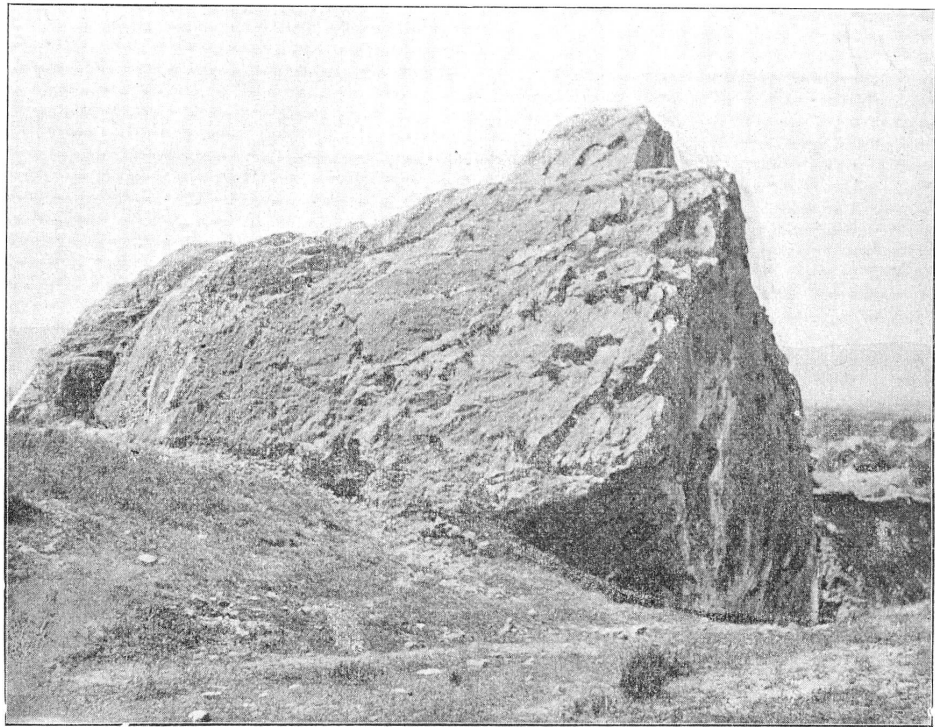


FIG. 2. — Rocher dont la partie à droite constituait le fond de la grotte Taillefer.

n'aurions presque aucun document iconographique publié relatif à l'emplacement paléolithique de Veyrier. En 1916, Alfred Cartier a donné la reproduction photographique du rocher dont la paroi constituait le fond de la grotte Taillefer. Il a donné également deux des photographies reproduites par Reber.

La monographie que nous écrivons ne peut se passer de montrer ce qui subsiste, iconographiquement, des stations de Veyrier. C'est pourquoi nous reproduisons en premier lieu — pour rester dans l'ordre chronologique des découvertes — le fond de la grotte Taillefer (*fig. 2*). Ensuite, l'aspect que conservait encore, aux

¹ On a quelque peine à se fier aux dates données par Reber pour représenter l'état successif de démolition de la grotte Thioly. Ces dates ne paraissent pas concorder avec la succession des événements représentés. Alf. Cartier a déjà fait cette remarque dans son mémoire.

environs de 1890, l'abri Favre-Thioly (*fig. 3*), puis en 1895 (*fig. 4*). Enfin les derniers vestiges de cet établissement paléolithique tels qu'ils se présentaient en 1900 (*fig. 5*).

Les photographies (*fig. 4 et 5*) montrent bien comment, lors de l'entassement des blocs par suite de l'éboulement de la paroi du Salève, un vide est resté sous une grosse roche, coincée entre deux autres. C'est ce vide qui est devenu l'abri magdalénien.

* * *

Depuis 50 ans, aucune trouvaille n'a plus été faite sur l'emplacement même des stations de Veyrier, dans une brèche ou sur un plancher d'habitation. Seuls, des objets ramassés en divers points, surtout par les carriers, sont venus grossir les collections, celle de B. Reber, en particulier, et aussi de Hippolyte Gosse. D'autre part, les études de préhistoire ont pris à Genève, depuis vingt ans, un certain développement. Les séries comparatives du Musée d'Art et d'Histoire et celles du Laboratoire d'Anthropologie de l'Université de Genève, se sont, au cours de ce temps, beaucoup enrichies. Le moment est donc venu de dresser l'inventaire définitif des trouvailles faites à Veyrier, conservées au Musée de Genève ¹.

Avant de passer à la description des outillages en os et en silex, à celle des autres objets et des débris de faune rencontrés, il est nécessaire de rappeler en quelques lignes l'historique des trouvailles, lesquelles ont eu lieu, il ne faut pas l'oublier, non dans un habitat seul, mais dans trois lieux d'occupation.

* * *

Un exposé détaillé des découvertes faites à Veyrier a été, nous l'avons dit, publié en 1916-1918, par Alfred Cartier. C'est à ce mémoire que, pour simplifier, nous emprunterons principalement les indications chronologiques qui vont suivre. Et nous ajouterons quelques détails qui ont échappé à Cartier.

En 1833, l'année même qui précède celle où Schmerling publie ses *Recherches sur les ossements fossiles découverts dans la province de Liège*, le Dr François Mayor, qui ne connaît probablement rien des trouvailles, antérieures de quelques années, faites dans le Midi de la France, annonce à la Société de physique et d'histoire

¹ Les objets recueillis à Veyrier sont allés grossir des collections très diverses. Le Musée de Genève possède le fonds même des trouvailles. Mais les musées d'Annecy (Haute-Savoie), de Chambéry (Savoie), de Saint-Germain-en-Laye, de Zurich, de Lausanne, etc., possèdent aussi quelques menus objets provenant de Veyrier. J'ai appris que des particuliers avaient acquis de Thioly des débris de cette station. Mais sans doute ce n'étaient pas des exemplaires de choix. C'est au Musée de Genève qu'il faut aller si l'on veut prendre connaissance des trouvailles faites à Veyrier, si l'on veut avoir sous les yeux un tableau complet des découvertes.

naturelle (XV^a), puis dans le *Journal de Genève* (XV^b)¹, qu'il a exploré une petite grotte ouverte par les ouvriers des carrières de gravier. Il écrit: «... Sur le sol couvert d'incrustation calcaire gisaient une assez grande quantité d'ossements, bien conservés, et tous brisés. J'ai reconnu des os de mouton, de bœuf, de chevaux, de daim, de petits rongeurs et d'oiseaux, enfin une tige de quatre pouces de longueur, bardée d'épines, travaillée par la main de l'homme »².

L'os que Mayor dit être taillé en épines est, annoncera Cartier, un harpon à tige cylindrique magdalénien³. Plus tard, Mayor remit à la Société d'Histoire de Genève deux petits os travaillés.

L'année suivante (1834) le pasteur et naturaliste Louis Taillefer rencontre à Veyrier, toujours dans les éboulis, une nouvelle grotte, mesurant 8 à 10 pieds (2 m. 60 à 3 m. 35) de diamètre, sur 6 à 7 pieds (1 m. 95 à 2 m. 25) de hauteur. Il a rappelé les circonstances de sa découverte dans une lettre adressée à Henri de Saussure, auteur lui-même d'une trouvaille préhistorique, celle de la grotte de Scé, près Villeneuve (XL). « Ce fut en 1834 que je découvris, dans les éboulis de Veyrier, une sorte de grotte remplie d'un vrai macadam calcaire, mêlé d'une masse d'ossements brisés qui formaient avec les cailloux un béton assez dur. La pioche détachait de cette brèche des morceaux de conglomérat qui se présentaient tout hérissés de fragments d'os ayant chacun leur gangue. Dans le nombre, il se trouva une rondelle provenant de la partie postérieure d'un crâne de cheval et que l'on prit d'abord pour un fragment de crâne humain. Le bétonnage qui formait le plancher

¹ F. Mayor a présenté en 1833, à la Société de Physique et d'Histoire naturelle, deux communications: l'une, le 7 novembre (XV b A), dans laquelle il signale la découverte d'une caverne, contenant beaucoup d'ossements brisés et « un fragment de bois sculpté [bois de Renne ?] », l'autre le 21 novembre. Au cours de cette seconde communication (XV b B), Mayor annonce avoir retrouvé « des fragments d'un bois de daim remarquable par deux petits sillons que présente sa hampe ». Il serait bien possible que ces « deux petits sillons » se rapportent au dessin — la première gravure quaternaire découverte — dont il sera question plus loin.

C'est deux jours après cette seconde communication — soit le 23 novembre — que paraît l'article du *Journal de Genève*.

² Mayor, on le voit, avait déterminé comme appartenant au daim des débris provenant du renne. En 1833, il était encore difficile, à ceux qui n'étaient pas des paléontologistes de carrière, de croire que le renne avait habité la région du canton de Genève. La première découverte du renne fossile en Europe a eu lieu à Etampes, en 1751, par Guettard. L'Académie des Sciences, à qui la trouvaille fut communiquée, ne voulut pas se prononcer. Cinquante ans plus tard, Cuvier n'ose encore affirmer la présence du renne sur territoire de l'Europe occidentale. Cependant, en 1823, après la découverte d'ossements dans la caverne de Breugnes (Lot), il considère que cet animal aurait pu exister en France.

On comprend dès lors l'embarras de Mayor qui, plus tard, n'insiste plus (a-t-il lu, entre les deux dates, des mémoires scientifiques spéciaux ?) au sujet de la détermination du daim. En 1838, dans une communication à la Société d'Histoire, il dit que l'espèce de daim dont il a retrouvé les restes n'est pas celle actuellement acclimatée en Europe.

³ Voir plus loin ce qu'il faut penser de ce « harpon » magdalénien.

de la grotte avait 6 à 8 pouces (16 à 22 centimètres) d'épaisseur. Il contenait de nombreux os longs concassés, des ossements de divers petits mammifères, de rongeurs et d'oiseaux; de petits fragments de charbon de bois et de terre durcie par la cuisson; quelques stries de cendre durcie mais aucun débris de poterie ni de briques; enfin des silex taillés. Ceux-ci offraient tous la même apparence; ils avaient une couleur café au lait clair, bien différente en cela des silex de la vallée du Léman, qui sont toujours noirs et souvent plus ou moins lamelleux. La taille était de forme prismatique et pyramidale, et paraissait obtenue par un procédé particulier; d'un

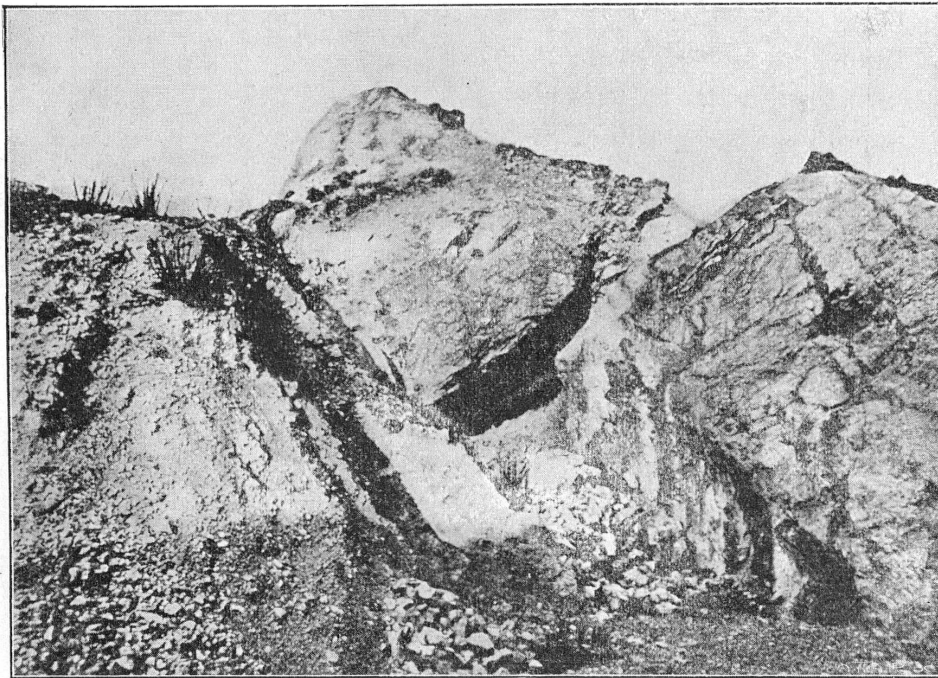


FIG. 3. — La grotte Thioly en 1890, partie postérieure (d'après *Le Salève*).

côté ils étaient arrondis et comme polis, de l'autre ils étaient bruts; ils avaient en général deux pouces (54 mm.) de longueur. Le plus grand nombre fut trouvé réuni en un seul petit tas. Je n'avais jamais entendu parler de tels silex, mais j'ai appris depuis que M. le Hon en a constaté ailleurs l'existence.

Dans le même gisement, j'ai trouvé une aiguille en os de forme conique, ayant pu servir à coudre les peaux ou à faire la maille des filets, et une coquille marine non perforée, appartenant à la forme des Vénus. J'ai du reste trouvé des coquillages du même genre aux Eaux-Vives, sur la grève du lac et au pied du Jura. Enfin, le Dr Mayor père, qui fit après moi fouiller l'excavation que j'avais ouverte, me montra un bois de cerf provenant du même gisement ».

Taillefer avait ramassé « toute une caisse d'objets » dans la grotte de Veyrier.

Ils ne furent malheureusement pas déposés dans les collections du Musée de Genève. Taillefer ajoute qu'après un moment d'étonnement, causé par cette découverte, on ne s'en est plus occupé. « Les pièces de la collection que j'avais formée, confiées à diverses personnes qu'elles semblaient intéresser, furent envoyées de droite et

de gauche, et finirent par être dilapidées dans diverses directions. Il n'en a subsisté qu'un petit nombre qui ont été sauvées de l'oubli par le Dr Gosse. »

L'abri découvert par Taillefer était situé à l'extrémité orientale du plateau de Veyrier, dans la partie avoisinant le bas du sentier du Pas-de-l'Echelle (voir le plan, fig. 1).

En 1863, quelques-uns des objets trouvés par Taillefer sont entrés au Musée de Genève. Ce sont dix-sept lames ou éclats sans retouches — à l'exception de trois d'entre eux, qui ont été décrits par Cartier, et dessinés par Raoul Montandon. Il en sera question plus loin dans le chapitre consacré par M. Reverdin à l'étude de l'outillage en silex découvert sur l'emplacement de Veyrier. Les mêmes

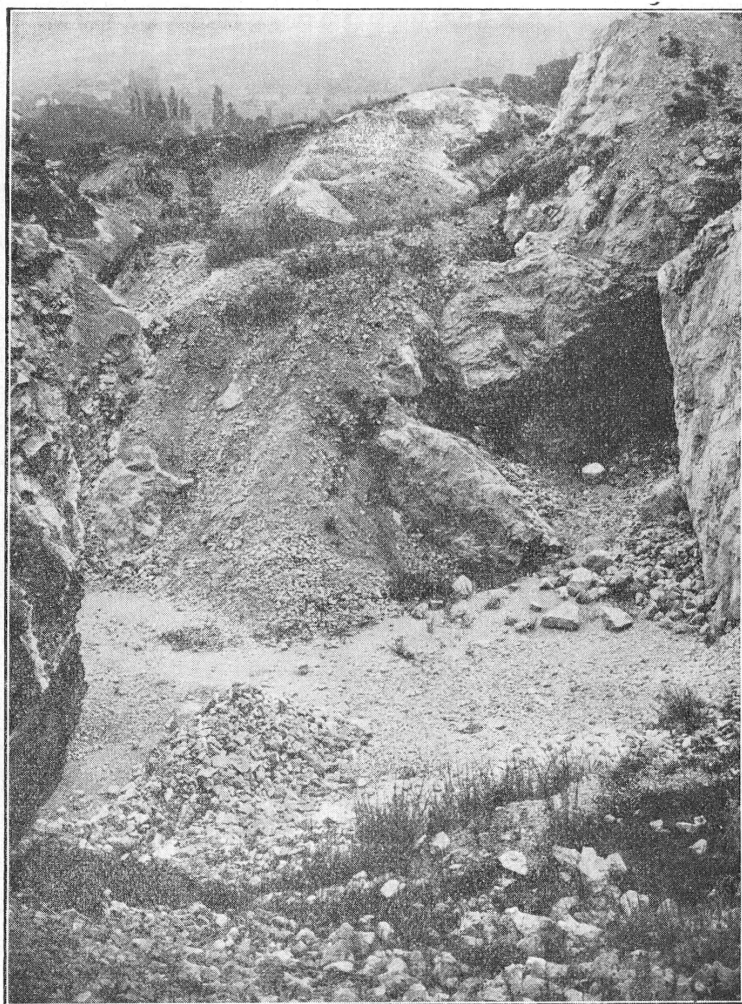


FIG. 4. — Grotte Thioly. Roches coincées formant abri. Entrée de celui-ci.

collections renferment le moulage « de l'os de forme conique » décrit par Troyon. Nous en reparlerons dans un instant.

Dans la lettre connue de tous les préhistoriens qu'adressait en 1868 Alphonse Favre à Edouard Lartet (VII), le professeur genevois écrivait : « Dans le même monticule (celui formé par les éboulements au milieu desquels s'établirent les Magdaléniens de Veyrier) M. W. De Luc avait trouvé il y a une trentaine d'années un foyer où il y avait du charbon, des ossements et du noir de fumée attaché aux rochers ».

C'est vraisemblablement dans ces foyers que W. De Luc a ramassé une petite pointe de sagaie et un bâton de commandement cassé qui figurent dans les collections du Musée d'Art et d'Histoire à qui ils ont été remis en 1906 par Maurice Bedot, Directeur du Musée d'Histoire naturelle, qui les avait reçus avec des spécimens de roches, de fossiles, etc., de M. W. De Luc, petit neveu du découvreur¹.

Il ne semble pas que De Luc ait jamais fait des fouilles systématiques sur l'emplacement de Veyrier. L'étiquette qui accompagne ces objets dit que ces pièces

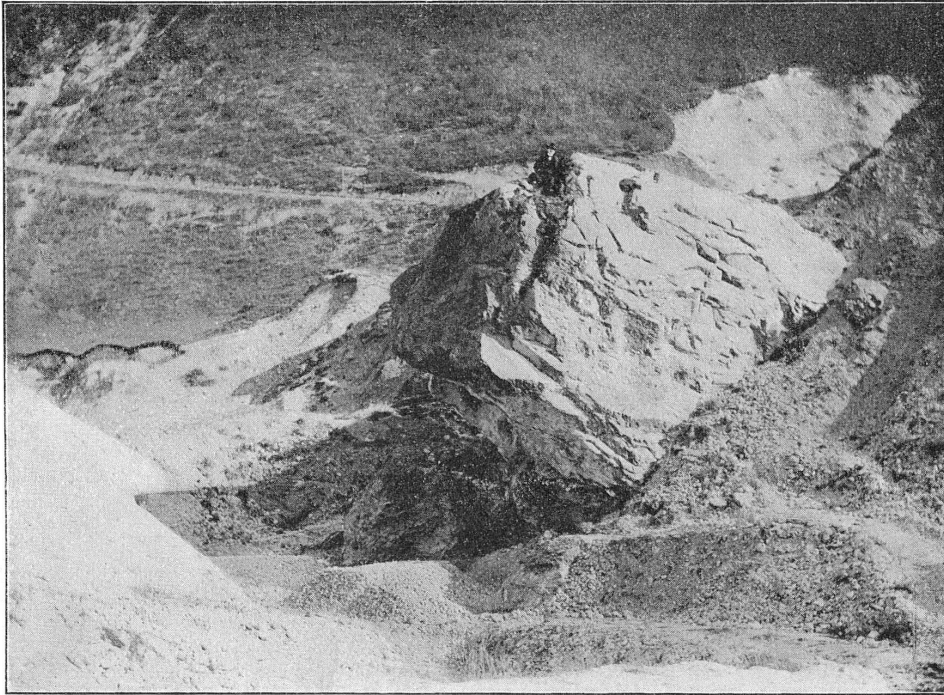


FIG. 5. — Derniers vestiges de la grotte Thioly en 1900 (d'après Cartier).

ont été « trouvées au-dessus de Veyrier, dans une agglomération stalactitique avec ossements entre des rochers ».

Mais si De Luc n'a pas fait des fouilles systématiques à Veyrier, il n'en reste pas moins qu'il fréquenta, à maintes reprises, cette région, y récoltant des objets

¹ Guillaume Antoine, dit W. De Luc, né en 1766, mort en 1841, sans se faire connaître par de travaux scientifiques, s'est occupé de recherches d'histoire naturelle (d'ap. Cartier).

Il est très regrettable que les procès-verbaux de la Société de Physique et d'Histoire naturelle soient d'une telle sécheresse. On aimerait avoir des détails plus circonstanciés. D'autant que nous sommes dans la période de début des recherches paléolithiques et que les Genevois ont joué à ce moment un rôle du plus haut intérêt.

A la même Société de Physique, le 5 juin 1834, Wartmann annonce avoir trouvé, au pied du Salève, « quelques os fixés dans les fentes des rochers » (XV^b D.).

préhistoriques. On en a la preuve par les procès-verbaux de la Société de Physique et d'Histoire naturelle.

Le 5 juin 1834, il montre (XV b C) quelques ossements trouvés au pied du Salève. Le 5 mars 1835, il apporte (XV b E) à la Société « des mâchoires encroutées dans le dépôt calcaire ». Le 5 janvier 1837, il présente à ses collègues « un crâne de Lynx trouvé dans les carrières à Veyrier » (XV b F) ¹.

Ici s'arrête la première étape des découvertes. C'est la période héroïque des trouvailles de Veyrier, en même temps que la période héroïque de la Préhistoire à Genève.

Mais il est bien certain, d'après ce qui précède, que, dans l'histoire des sciences anthropologiques, Mayor, Taillefer et De Luc — surtout les deux premiers — doivent être inscrits parmi ceux qui apportèrent les documents initiaux relatifs aux origines de l'homme, à la coexistence de celui-ci et des espèces disparues. On l'ignore trop à l'étranger, même parmi les auteurs de langue française. Il serait d'une élémentaire justice que cette indication figure dans les manuels.

Il est encore intéressant de constater qu'à la même époque — à peu près dans les mêmes moments — trois équipes, s'ignorant les unes les autres, travaillaient, à d'assez grandes distances géographiques les unes des autres, dans la même direction scientifique: Tournal, Christol, Dumas, dans le midi de la France (départements de l'Aude, de l'Hérault, du Gard); Schmerling à Liège; Mayor, Taillefer, De Luc à Genève.

Mayor est probablement « le premier explorateur qui ait retiré d'un gisement intact de l'âge du renne des instruments typiques en os ou en bois de cervidé » (Cartier). Je rappelle à ce sujet que la publication, toujours citée, de Schmerling est de 1834, alors que les communications à la Société de Physique et l'article de Mayor sont de 1833.

Pendant trente ans la terrasse de Veyrier n'est plus l'objet d'aucune recherche d'ordre préhistorique.

* * *

Au début de 1867 Troyon publie son livre: *L'Homme fossile* (LII). A la fin de septembre de la même année, Alphonse Favre découvre, sur la terrasse de Veyrier, un nouvel emplacement — dont les fouilles systématiques seront faites par Thioly.

La lecture du livre de Troyon a-t-elle entraîné Alphonse Favre vers ces recherches? C'est possible. Quoi qu'il en soit, la trouvaille par Alphonse Favre d'un nouveau gisement sera le point de départ des plus riches découvertes faites à Veyrier.

¹ Ce crâne ne provient pas d'un animal quaternaire. M. L. Reverdin, qui l'a retrouvé au Musée d'Histoire naturelle (Catal. 223/37), le considère comme ayant appartenu à un Lynx de l'époque actuelle.

Car jusqu'à ce moment elles sont assez pauvres, exception faite pour l'os gravé de Mayor et le « harpon ». Voici quelques passages de la lettre à Lartet dont il a déjà été incidemment question :

« En faisant une course à Veirier avec des jeunes gens, à la fin du mois de septembre dernier, je leur expliquai la découverte de Taillefer: des ouvriers qui étaient près de nous, nous indiquèrent une carrière dans laquelle les ossements étaient abondants; j'y trouvai aussitôt deux silex taillés à éclats, semblables à des pointes de flèches et j'attachai, comme vous pouvez le comprendre, une grande importance à cette trouvaille. Les ossements que j'ai recueillis ont été examinés par M. le professeur Rüttimeyer de Bâle..... »

Occupé à de grands travaux de géologie pure et appliquée, Alphonse Favre ne poussa pas plus loin ses recherches; elles furent continuées par François Thioly. Les nombreux ossements d'animaux (rennes, chevaux, bœufs, etc.) recueillis par Alphonse Favre — déterminés par Rüttimeyer — et les quelques objets, silex et os travaillés qu'il avait récoltés, furent remis, en 1905, au Musée d'Histoire naturelle par Ernest Favre, fils de l'inventeur.

Au mois de janvier 1868, Alphonse Favre avait montré sa collection à François Thioly. Aussitôt celui-ci se décida — Favre lui ayant probablement dit que lui-même y renonçait — à explorer l'abri dont il loua même l'emplacement ¹.

L'abri Favre-Thioly — ainsi qu'il faut l'appeler — est à environ 100 mètres au sud-ouest de l'abri Taillefer (voir *fig. 1*). De janvier à mars 1868, avec quelques ouvriers, Thioly exploite complètement ce nouveau gisement. Il découvre une grotte de 8 mètres de longueur sur 5 mètres de largeur et 2 de hauteur dont le fond se trouvait à 4 ou 5 mètres au-dessous du sol actuel. La couche archéologique est épaisse d'environ 30 à 50 cm. « La couche noire mélangée de charbon et de cendres repose sur des débris calcaires anguleux cimentés par les dépôts stalagmitiques. » Cette couche est la même dans toute l'étendue de la caverne. Thioly y recueille quatre à cinq mille silex taillés. « Nous en comptons à peu près cinq à six cents que l'on peut considérer comme de beaux spécimens », et, selon Cartier, « des nucléus, des percuteurs, des instruments en os et en bois de renne (ciseaux, pointes de sagaies, aiguilles à chas, bâtons percés) ², des coquilles de *Pectunculus perforées*, deux objets de colliers en jayet, une quantité d'ossements ».

La collection Thioly a été acquise par le Dr Gosse pour le Musée archéologique

¹ Il est bien regrettable que les Genevois d'alors — la Société d'Histoire elle-même — n'aient pas transformé cette location en achat. Nous pourrions aujourd'hui montrer à nos élèves l'une des stations magdaléniennes les plus intéressantes qui soient, tandis qu'on est obligé de simplement leur dire: Voici où se trouvait l'emplacement des stations de Veyrier.

² La détermination des objets — et c'est naturel pour l'époque — n'a pas été exactement faite par Thioly. Nous y reviendrons.

en 1896. Elle renferme le bâton de commandement gravé, portant sur l'une de ses faces le bouquetin bien connu de tous les préhistoriens.

A son tour, Hippolyte Gosse découvre, en automne 1871 « dans les carrières mêmes, un nouveau foyer magdalénien et il y recueille d'assez nombreux silex taillés, ainsi que des instruments en os et en bois de renne. A ce fonds viennent se joindre d'autres objets récoltés en surface au cours de recherches répétées dans les carrières. La collection ainsi formée est offerte au Musée en 1873, elle compte 522 numéros. »

Hipp. Gosse paraît avoir voulu entreprendre la publication des recherches qu'il avait faites à Veyrier, si l'on en juge par les planches en lithographie signées Gosse et Rochat, que Cartailhac a remises au Musée d'Art et d'Histoire, en souvenir du XIV^e Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques, tenu à Genève en 1912.

* * *

A ce moment s'arrêtent définitivement les découvertes sur le terrain même, les découvertes « en place ».

Nous avons indiqué, à l'endroit où elles devaient être rappelées, les diverses publications relatives à ces découvertes. Mais les objets récoltés sur les emplacements de Veyrier ont été, en dehors de ces mémoires, utilisés pour des publications autres que celles faites par les inventeurs eux-mêmes, dont il sera parlé dans un instant et dont on trouvera les titres réunis dans la bibliographie, à la fin de ce mémoire. Par exemple, O. Schoetensack, en 1901, dans *l'Indicateur d'Antiquités suisses*, reprend l'étude des bâtons percés trouvés à Veyrier (XLII). Par exemple, l'Abbé Breuil (II), dans le volume I des *Comptes Rendus du Congrès de Genève de 1912*, a fait figurer (p. 228) le beau dessin original du bâton gravé de Veyrier (celui découvert par Thioly) qu'il avait fait pendant son séjour à Genève.

En 1909, B. Reber publie (XXX) un article sur la station de Veyrier où l'on trouve, après des considérations générales, plusieurs photographies de l'emplacement de la grotte Thioly. Une planche représente treize outils de silex, des perçoirs et des burins. D'autres planches nous montrent des aiguilles, des pointes de sagaies, le « harpon » découvert par Mayor, trois bâtons de commandement. L'historique des trouvailles est en partie indiqué. Aucun des outillages n'est réellement décrit et Reber a considéré comme des ciseaux les parties inférieures de pointes de sagaies cassées.

En 1915, Raoul Montandon, dans les *Archives suisses d'Anthropologie générale* expose ses vues (XVIII) sur la position chronologique de la station paléolithique de Veyrier. Il conclut son mémoire par ces lignes : « Lorsque les tribus paléolithiques arrivèrent dans les éboulis du Salève, le pays était depuis longtemps déjà abandonné

par les glaces. Ce n'est pas, comme on l'a parfois avancé, à proximité d'un glacier ou au bord d'un lac ou sur les berges mêmes de l'Arve que les chasseurs de rennes vinrent s'établir. Cette rivière coulait alors à un niveau supérieur à son niveau actuel, mais au-dessous de la terrasse moyenne qui supporte le village de Veyrier; elle se dirigeait de là en capricieux méandres entre des berges incertaines vers le lac dont elle rejoignait les eaux à la hauteur du plateau des Tranchées ».

En 1916, Alfred Cartier (III) met au point l'historique des principales découvertes faites à Veyrier. Dans un mémoire richement illustré auquel nous avons fait maints emprunts et dont nous reproduisons plusieurs figures, il rappelle les trouvailles faites sur la terrasse de Veyrier, fait ressortir l'importance, pour l'histoire de l'art, du bâton de commandement gravé recueilli par Mayor, assigne à chacun des découvreurs la place qui lui revient. Pour la première fois son mémoire donne l'image d'une partie de l'outillage en os et en ramures (celle qui n'a pas été décrite par Thioly) et de l'outillage lithique (dessins de R. Montandon¹).

En 1920, M. Henri Lagotala, examinant les collections d'ossements provenant de Veyrier et déposés au Musée d'Histoire naturelle, retrouve (XII) deux morceaux de crânes d'enfants, signalés par Alphonse Favre — mais non décrits — sur l'un desquels — un pariétal — Rüttimeyer avait, à l'époque, indiqué une perforation circulaire, l'attribuant très probablement à un insecte.

En 1925, M. L. Reverdin (XXXVI), ayant à son tour repris l'examen, au Musée d'Histoire Naturelle, des documents ostéologiques de la station de Veyrier, en a sorti une certaine quantité d'objets en pierre et quelques objets en os ou en bois de cerf, dont la description a été l'objet d'une Note dans *Genava*. Ce matériel est composé par trois dons: ceux de MM. Alph. Favre, Hipp. Gosse et B. Reber. Il a été remis par le Musée d'Histoire Naturelle au Musée d'Art et d'Histoire. Quelques dessins de silex et de deux ou trois débris d'objets en os accompagnent le texte. Ces débris se composent d'une base de sagaie taillée en biseau, un lissoir en bois de cerf, un mince fragment d'omoplate qui « montre sur une de ses faces une série de traits gravés, très fins, enchevêtrés les uns dans les autres », un fragment « de bois de cerf arqué qui présente des traces évidentes de travail ».

* * *

¹ Au mois de mai 1916, Raoul Montandon et L. Gay (XXII) ont découvert, à 500 mètres environ des anciens abris de Veyrier, et à une altitude un peu supérieure à celle occupée par ces abris, de nouvelles traces de l'Homme paléolithique. Malheureusement, les fouilles, menées avec beaucoup de soins, n'ont pas donné d'outillages, ni en silex, ni en os. Mais un squelette humain a été trouvé — à crâne dolichocéphale (il n'a pas encore été décrit), ainsi que quelques ossements de mammifères. Parmi ceux-ci le renne fixe nettement la position chronologique du gisement. Celui-ci est surtout curieux par la masse abondante des ossements de batraciens (plus de 6000 fémurs y ont été recueillis). C'est la raison pour laquelle cette « station » a été appelée par les inventeurs « Station des Grenouilles ».

Après ce rapide exposé des trouvailles faites à Veyrier et des études relatives au matériel lithique et osseux recueilli sur cette terrasse, nous allons, reprenant toutes les découvertes d'objets, en faire la revision nécessaire, et parfois nous modifierons certaines interprétations. Aux quelques descriptions d'outils données par Thioly, puis — beaucoup plus tard — par MM. Reber, Cartier, Lagotala et Reverdin (nous parlons des mémoires où les objets ont été figurés), nous ajouterons l'analyse d'une certaine quantité d'instruments en silex, d'objets en os ou en ramures de cervidés qui, jusqu'à présent, sont restés des inédits.

II.

OBJETS EN OS ET EN RAMURES, OBJETS DE PARURE, DÉCOUVERTS SUR LA TERRASSE DE VEYRIER

Eugène PITTARD.

Une partie des os d'animaux et des ramures trouvés à Veyrier sont dans un état de conservation assez bon (nous parlons de la matière même). D'autres de ces objets sont fortement détériorés par les actions dissolvantes de l'eau dégouttant de la voûte et peut-être aussi par l'action des algues perforantes. Une grande quantité de ces débris sont profondément excoriés, et leur forme première et leur détermination sont rendues difficiles à préciser. De tels fragments sont d'ailleurs sans grand intérêt pour la description que nous faisons. Ce sont surtout des morceaux d'os sciés et des pointes de sagaies, cassées, qui ont été ainsi détériorés. Ces objets sont assemblés dans les vitrines d'études du Musée. Ils sont tout au plus utiles pour connaître la technique du travail de l'os et des ramures chez les Magdaléniens. Ils ne peuvent même pas servir à une statistique à cause de la dispersion, par Thioly, des collections qu'il avait ramassées. Chose heureuse, les meilleures pièces ont été beaucoup moins abîmées par ces excoriations.

Dans sa *Description d'objets de l'industrie humaine, trouvés à Veyrier, etc.*, Thioly a donné les images de quelques instruments en os. La figure 7 de la page 21 de ce mémoire représente, avec la légende « instruments en os », deux objets dont l'un est un lissoir et l'autre une pointe de sagaie avec la base en biseau. La figure 8 reproduit une pointe de sagaie et une aiguille (la partie acérée). La figure 9, une aiguille (la partie possédant le chas). Thioly les décrit ainsi : « Parmi les mieux